

DE L'ARGENT.

1	Introduction	3
1.1	De l'argent.....	3
2	L'argent comme objet.....	3
2.1	Mais l'argent est avant tout un quasi-objet	5
2.2	Mais qu'en est-il d'un quasi-objet ?	6
3	Obscur objet du désir ?	6
3.1	mais un désir contrarié.....	7
3.2	Et pourtant	8
3.3	Et pourtant	9
4	Un Joker pour penser et fonder le collectif.....	10
4.1	Division du travail au fondement ?.....	10
4.2	Penser le multiple	10
5	De la crise ou comment d'élément blanc l'argent soudain se fit boîte noire	12
6	Trois lectures.....	14
6.1	La première est celle de la Pentecôte.....	14
6.2	la seconde, celle de la Tour de Babel.....	17
6.3	la troisième, celle de la mort de Romulus	18
6.3.1	Trois récits imbriqués les uns dans les autres.....	18
7	Un contrat ? Assurément, non !.....	20
8	en guise de conclusion ?.....	21

1 Introduction

J'aime assez, qu'en ces périodes de troubles et de crises, en cette phase pré-électorale, l'on se pose les questions parfois iconoclastes.

Cet article, dans le Monde se demandant si l'argent n'était pas devenu obsolète ! Qu'il vienne d'un philosophe n'est pas vraiment étonnant, eux dont la vocation demeure quand même, de poser, à la racine, des questions qui donnent à penser plutôt que de fourbir des réponses toutes prêtes à l'emploi.

Or que dit A Jappe ? que l'argent aurait cessé de jouer son rôle traditionnel d'*interface entre les hommes et ce qu'ils produisent*. Que la crise, loin d'être celle de la production serait bien plutôt celle de l'argent. D'une société dont le fonctionnement serait grippé parce que l'instrument chargé d'y faciliter la circulation eût cessé de correctement fonctionner.

Ce qui offre une belle occasion d'y revenir d'autant que l'analyse pointe du côté de cette contre-culture qui se pense à la marge et veut promouvoir, bien plus radicalement que l'altermondialisme ou même l'antimondialisme, une autre forme de développement qui se pense sous le terme de *décroissance*. (voir références ci-contre)

1.1 De l'argent

Objet étrange, qui circule de part en part dans l'espace social et semble le constituer par sa circulation même et pourtant pas tout à fait un objet comme les autres puisqu'à tout prendre il n'est rien, ne vaut rien ... rien d'autre que ce qu'il est supposé représenter, supposé équi-valoir. C'est donc à la fois comme objet et comme quasi objet que nous devons tenter de le cerner dans ses relations avec la société même.

C'est, en effet, que son dysfonctionnement semble menacer tout le système social où curieusement se retrouvent à la fois Jappe et Sarkozy lequel n'imagine pas autrement que comme une apocalypse l'effondrement de l'euro ou même seulement la faillite de la Grèce.

Il y a donc bien un lien étroit entre l'argent circulant et l'espace social lui-même, moins entre l'économique et le politique qui est une évidence et qui relève d'autres contraintes et d'autres déterminismes, qu'entre l'argent lui-même et la dynamique de l'espace social, l'argent et la fluidité de cet espace.

2 L'argent comme objet

J'aime assez l'argent, non au sens trivial d'une appétence insatiable mais bien pour ceci que s'y résument tant nos contradictions que nos phantasmes ; autant nos idéologies que notre rapport au réel ; nos cités que nos refuges ; nos angoisses que nos désirs.

Nous croyons tous savoir ce qu'il est, il occupe tellement nos vies et nos poches ... et pourtantCe n'est en réalité pas un objet comme les autres et l'on devrait bien pouvoir dire à son propos ce que Saint Augustin énonçait à propos du temps - avec quoi il a d'ailleurs partie liée - nous croyons tous savoir ce que c'est et pourtant, dès lors que nous cherchons à le définir, le concept nous échappe.

Rappelons simplement, pour commencer, quelques évidences :

- *équivalent général des marchandises*, nous enseigne l'économie, il est supposé faciliter les échanges que le troc rendait si malaisés. L'argent, en tant qu'instrument d'échange a donc une date de naissance et il n'est pas absurde d'imaginer, tel **Anselm Jappe** qu'il pût un jour perdre cette fonction, comme n'importe quel fait historique.

- *instrument*, il est à ce titre également à l'intersection de nos morales, ce que depuis l'aube du christianisme, mais en réalité depuis le monde grec, nous savons bien. Il porte ainsi avec lui toutes les caractéristiques du médiat, qui n'est étymologiquement, pas en rapport direct avec une chose mais n'agit que comme intermédiaire. C'est ainsi un objet qui ne vaut que par la place qu'il occupe, perverse quand il s'érige en fin ; facilitatrice quand il se maintient dans sa posture mitoyenne. D'où le fait que toutes les morales tournoient indéfiniment autour de la même sentence : l'argent n'a pas de valeur en soi et devient dangereux sitôt qu'il se targue d'en vouloir revêtir. Ni ange, ni démon ou, si l'on préfère, mi-ange, mi-démon, c'est tout un : l'argent n'a jamais que la valeur qu'on lui prête et devient dangereux à l'instant même où l'on agirait comme s'il en possédait effectivement une qui lui fût propre. Argent qui détourne des choses essentielles, qui sépare les hommes, qui sépare les hommes de leurs devoirs et de dieu ; argent qui arrime l'esprit au monde sensible et donc à l'apparence, au fugace. Nous avons tous en tête le

Aucun homme ne peut servir deux maîtres : car toujours il haïra l'un et aimera l'autre. On ne peut servir à la fois Dieu et Mammon. (Matthieu 6:24)

où Mammon représente la richesse, l'argent et apparaît manifestement comme une des figures de la Bête, celle qui précisément sépare les hommes de Dieu au lieu de les réunir. L'argent apparaît donc bien comme le contraire de l'ange, comme l'opposé de celui qui traduit. Il est le parasite, celui qui trahit, bloque la relation au lieu de la faciliter. L'anti-symbole.¹

- *sur le canal de la communication*, au lieu même de l'échange, sans doute dessine-t-il lui-même l'espace de cet échange que désormais l'on nomme le marché. On ne saurait trop insister sur ce fait simple mais pourtant décisif : symbolique et diabolique occupent la même place, dessinent le même espace et ne sont, sans ironie, que l'envers et l'avant de la même pièce. Or, ce lieu d'intersection demeure précisément celui où se jouxtent morale et économie ; éthique et politique et ce ne saurait être un hasard si, identiquement c'est en terme de *valeur*² que la question se pose. Parler de morale et de politique, revient en réalité au même, en dépit qu'on en ait. Parler d'économie ou de morale, c'est parler d'un même lieu, pour un même espace. Il ne saurait être indifférent - Marx n'a rien inventé - que la *République* de Platon, si elle s'achève sur un projet politique, débute en réalité par des considérations fines sur les échanges, sur l'économie quand bien même avec la logique qui est celle de l'économie antique, Platon voit encore dans l'économie une affaire de foyers, de familles. Et il en va de même de la *Politique* d'Aristote.

- *L'argent est un joker*. Moins un objet qu'un quasi-objet au sens où M Serres l'entendait. Il faut en mesurer la portée. Ceci implique qu'il ne peut circuler que *parce qu'il n'a pas de valeur en propre*. Au même titre que la double articulation du langage, décliné non seulement en éléments significatifs mais surtout en éléments non significatifs (phonèmes) permet une extension à l'infini de celui-ci ; au même titre que la musique ne permet des variations infinies de composition et d'invention *que* parce que ses éléments premiers - les notes - n'ont pas de valeur ni de signification en soi ; au même titre encore que l'ADN qui n'est jamais que la combinaison de quatre éléments, l'argent ne peut fonctionner et remplir son rôle que et à partir du moment où il est vide de sens et de valeur, symbole ! mais qui plus est symbole d'un sens vide. L'argent est le code, le langage de nos sociétés.

¹ 1) cf : ce que nous écrivions sur le symbole

² voir par exemple la récente ITV de Trichet quittant la BCE à la fin de son mandat :

Le secteur financier doit changer ses valeurs

voir Alain : **les métaphysiciens de la finance**



Toutes les figures de la perversion le désignent : *Harpagon* est bien celui obsédé par la richesse finit par ne jouir de rien au point même d'en empêcher son entourage. La légende du Roi *Midas* telle que la relate Aristote n'a évidemment pas d'autre sens. Sitôt que l'argent est conçu comme une fin en soi, parce qu'alors il ne joue plus son rôle de médiateur, mais bien au contraire d'obstacle, il empêche tout rapport à l'autre ou à l'objet et suppose le contraire de la jouissance : la privation absolue.

- une *accumulation infinie* : Aristote l'avait parfaitement repéré et en avait vu les conséquences potentiellement désastreuses. Si l'accumulation de biens

matériels connaît une limite naturelle, en revanche l'accumulation d'argent, elle, est potentiellement infinie. Outre le fait que ceci suscite une insatisfaction chronique sur quoi les morales stoïciennes joueront pour nous en détourner - non seulement la jouissance matérielle est trompeuse parce que fugace, mais surtout elle ne manque pas d'être endémiquement frustrante de devoir toujours demeurer partielle - on repère bien que ceci change du tout au tout la conception même que l'on peut se faire de la richesse qui ne saurait plus consister dès lors en l'accumulation de biens matériels mais en celle d'argent. Dès lors la jouissance devient virtuelle ; la richesse aussi. Au fond, les nouvelles technologies, la *financiarisation* moderne du capitalisme n'ont rien inventé : le basculement du réel au virtuel, du matériel au logiciel s'était opéré d'emblée. L'échange marchand, qu'Aristote nomme **chrématistique**, bouleverse effectivement l'ordre des priorités : de moyen, l'argent devient une fin en soi - figure immorale - mais surtout c'est le réel lui-même qui perd son statut d'assise pour n'être plus que le truchement d'une abstraction. Ce qu'il ne faut assurément pas prendre pour une figure de style : l'économie, au fond, ne connaît ni les hommes, ni les choses pour n'envisager que des objets retraduits en marchandises lesquels ne sont elles-mêmes que le biais adopté pour produire une abstraction bien plus ample encore : la richesse.

L'argent est le phonème d'une langue qui se nomme économie et ici comme là, Saussure vient nous le rappeler, les mots ne parlent pas des choses ; ainsi l'argent ne renvoie-t-il à rien d'autre qu'à lui-même et sans doute l'économie est-elle une langue qui ne parle que d'elle, pour elle-même.

2.1 Mais l'argent est avant tout un quasi-objet

L'objet demeure toujours ce qui est jeté en face, contre moi ; que je dois circonvenir, saisir et assimiler, en tout cas m'approprier ne serait-ce que pour affirmer mon existence et la rendre possible. Le rapport dialectique à l'objet, finement analysé par Hegel, mais aussi par Freud, montre bien ce jeu en spirale, ce chemin infini par où je ne puis m'affirmer qu'en niant ce qui me nie, et donc en le possédant, détruisant ou assimilant, mais que je ne puis néanmoins totalement faire disparaître sans pour autant me consumer moi-même, ne pouvant exister en tant que sujet que face à un objet. Ce fut tout le sens de la dialectique du maître et de l'esclave soulignant combien l'homme ne pouvait se perpétuer en son humanité qu'en face d'autres hommes qui, désirant la même chose - exister - empêchent que l'assimilation fût jamais totalement accomplie. Soit !

2.2 Mais qu'en est-il d'un quasi-objet ?

Qu'en est-il lorsque cet objet n'existe que *circulant* car c'est bien en ceci que gît l'essentiel de la question : l'argent n'est pas ce qui s'oppose à moi mais au contraire ce qui s'échappe, roule et fuit sitôt que je tente de le saisir. De ce point de vue, il est ma garantie suprême, celle de pouvoir continuer à exister en tant que conscience puisque de toute manière je ne parviendrai jamais à le saisir, et donc non plus à le concevoir. C'est à ce titre qu'il est, à l'instar de Dieu, puissance transcendante, qui par son extériorité, par sa nature même, ineffable, me constitue ; m'institue. Sans doute ne renvoient-ils pas au même monde - *Mon Royaume n'est pas de ce monde* - mais Matthieu dit juste quand il les mets sur le même plan. *Magister* face à qui je ne puis que me soumettre, assurément, mais en me soumettant, m'instituer nonobstant fût-ce seulement en tant que sujet.

Toute la question reste de savoir si je ne suis pas réduit au statut de quasi-sujet face à ce quasi objet ?

3 Obscur objet du désir ?

Il court, il court, tel le furet et semble ne devoir s'arrêter jamais. Il court sans qu'on puisse jamais pouvoir espérer seulement l'attraper. Ce qu'illustrent si parfaitement les marchés boursiers, où la marchandise réelle n'est plus que le truchement par lequel il se reproduit et gonfle - telle la rumeur ; où une cargaison changera de propriétaires - virtuels - un nombre invraisemblable de fois entre son lieu d'expédition et de livraison ; où la production n'est plus que le prétexte - le contexte - d'une production irréaliste de valeur abstraite qui est à soi seule sa propre justification.

Etrange, comme tout objet de désir qui à la fois justifie la chasse mais la menace en même temps : la chasse n'est justifiée que par la proie s'évadant, et cesse sitôt la prise faite. L'aboutissement de la chasse demeure la curée. Il n'est rien pire finalement que le désir réalisé, nous le savons tous. Il n'est paradoxalement pas de plus grand bonheur que de désirer jamais totalement ou si fugacement accompli qu'il ne soit d'autre voie que de se remettre en route ; encore et toujours.



Platon, assurément, avait vu juste en faisant d'**Eros** le fils tant de Penia que de Poros³ : à la fois miséreux et entreprenant, homme et femme, riche et pauvre - celui à qui tout échappe au moment même où il le croit avoir enfin saisi, sublime intersection entre apothéose et morbidité. Ni sage, ni ignorant : il n'est pas, il va ; il est le mouvement même, ce qui jamais ne s'accomplit faute de se consumer.

3.1 mais un désir contrarié

Freud, dans le même registre, dit la même chose : qu'il y a quelque chose dans le désir sexuel qui n'autorise aucune satisfaction pleine et entière du désir ; que par le truchement du déplacement, de la sublimation auquel contraignent le fait social, la morale, la loi, mais aussi le travail il ne saurait y avoir qu'une satisfaction partielle du désir, une satisfaction où la sécurité prend une place essentielle.

Mais à tout prendre cet échec relatif est une chance qui garantit sa reproduction, qui autorise une dynamique sans cesse renouvelée - la seule opportunité d'échapper à la grande mort.

C'est, au reste, exactement la fonction que Freud confère au travail, manifeste opérateur de la civilisation, qui en assure toute l'ambivalente fonction : déplacer par le biais de la sublimation les pulsions tant d'affirmation de soi que de domination vers des valeurs socialement fécondes de construction, de création, de transformation du monde ; et empêcher par là que ces pulsions courussent au terme de leur logique et ne s'achevassent en pulsion de destruction, de mort.

*transférer les composantes narcissiques agressives, voire érotiques de la libido, dans le travail professionnel et les relations sociales qu'il implique **Freud** ⁴*

Toute la démarche freudienne incline dans le même sens où certains virent assurément la résurgence d'une pensée résolument petite-bourgeoise, ou d'autres n'eurent pas tort de considérer une antinomie radicale avec la démarche marxiste ; où d'autres, enfin tentèrent de réaliser une improbable synthèse (Reich, **Marcuse**) : le fait social n'est pas prédisposé à assurer le bonheur ni donc à assouvir le désir humain.

C'est également notre droit d'espérer d'elle (la civilisation) , peu à peu, des changements susceptibles de satisfaire mieux à nos besoins et de la soustraire ainsi à nos critiques. Toutefois, nous nous familiariserons

³ 1) **Platon** *Le Banquet*

Maintenant, comme fils de Poros et de Penia, voici quel fut son partage. D'un côté, il est toujours pauvre, et non pas délicat et beau comme la plupart des gens se l'imaginent, mais maigre et défait, sans chaussure, sans domicile, point d'autre lit que la terre, point de couverture, couchant à la belle étoile auprès des portes et dans les rues, enfin en digne fils de sa mère, toujours misérable. D'un autre côté, suivant le naturel de son père, il est toujours à la piste de ce qui est beau et bon; il est mâle, entreprenant, robuste, chasseur habile, sans cesse combinant quelque artifice, jaloux de savoir et mettant tout en oeuvre pour y parvenir, passant toute sa vie à philosopher, enchanteur, magicien, sophiste. Sa nature n'est ni d'un immortel, ni d'un mortel; mais, tour à tour, dans la même journée, il est florissant, plein de vie, tant que tout abonde chez lui; puis, il s'en va mourant, puis il revit encore, grâce à ce qu'il tient de son père. Tout ce qu'il acquiert, lui échappe sans cesse: de sorte que l'Amour n'est jamais ni absolument opulent, ni absolument misérable; de même qu'entre la sagesse et l'ignorance, il reste sur la limite, et voici pourquoi: aucun dieu ne philosophe et ne songe à devenir sage attendu qu'il l'est déjà; et, en général, quiconque est sage n'a pas besoin de philosopher. Autant en dirons-nous des ignorants: ils ne sauraient philosopher ni vouloir devenir sages; l'ignorance a précisément l'inconvénient de rendre contents d'eux-mêmes des gens qui ne sont cependant ni beaux, ni bons, ni sages; car enfin nul ne désire les choses dont il ne se croit point dépourvu.

⁴ **Freud**

peut-être à cette idée que certaines difficultés existantes sont intimement liées à son essence et ne sauraient céder à aucune tentative de réforme.

Où Freud voit *Malaise*, mais risque aussi de régression vers des **pulsions destructrices** par où dès 29 il entrevit assez bien le risque du nazisme, où, bien pessimiste, il pense à rebours de la philosophie du progrès et frôle d'assez près, une conception tragique de l'histoire.

Tout bien considéré, on doit bien pouvoir dire la même chose de l'argent : le fait même qu'il ne renvoie pas à une satisfaction immédiate mais à une satisfaction toujours différée, qu'il n'équivaille pas à la possession d'un objet mais à la seule *promesse* de sa possession, autorise à la fois cette capitalisation infinie qu'une richesse entendue comme possession de marchandises ne permettait pas, mais aussi et surtout la constante redéclenchement de la dynamique du désir.

A ce titre l'argent apparaît pour ce qu'il est : l'objet nécessairement contrariant d'un désir qui doit être impérativement contrarié.

On peut à ce titre, ce que nous avons déjà tenté, reprendre l'analyse de **Bataille** :

Dans la mesure où l'homme s'est défini par le travail et la .conscience; il dut non seulement modérer, mais méconnaître et parfois maudire en lui-même l'excès sexuel. En un sens, cette méconnaissance a détourné l'homme sinon de la .conscience; des objets, du moins de la conscience de soi. Elle l'a engagé en même temps dans la conscience du monde et dans l'ignorance de soi. Mais, s'il n'était d'abord devenu conscient en travaillant, il n'aurait pas de connaissance du tout: il n'y aurait encore que la nuit animale. ⁵

Ce que l'homme perd d'un côté, il le gagnerait de l'autre : il perd quelque chose de la connaissance de soi, il perd quelque chose dans cette satisfaction mais différée de ses désirs ; mais d'un autre côté il gagnerait, du côté de la sécurité, affirme Freud, du côté de sa propre humanité, selon Bataille.

3.2 Et pourtant ...

Sauf à considérer que ceci ne pourra être résolument affirmé de l'argent lui-même que pour autant qu'il soit symbolique du travail, justement, c'est-à-dire de ce qui seul, dans l'espace social, est producteur de valeur. Or c'est justement ce que conteste Jappe en désignant qu'avec la financiarisation du capitalisme nous aurions basculé dans un système qui ne fonctionnerait plus en ceci que l'argent ne renverrait plus à sa base réelle - le travail - ne serait plus un *moyen* facilitant production et échanges mais une *fin en soi* - basculement où nous savons devoir reconnaître la figure du mal ou de la perversion : une fin qui n'est plus que la seule multiplication de l'argent par lui-même. Perversion où nous pouvons reconnaître la figure archaïque de l'usure telle que définie par Aristote, cette forme d'échange qui n'a même plus besoin de transiter par le truchement de la marchandise, figure honnie dès l'antiquité pour cette raison même d'évincer l'homme et d'ériger l'argent en absolu, divin ou quasi-divin.

Mais l'argent n'est réel que lorsqu'il est le représentant d'un travail vraiment exécuté et de la valeur que ce travail a créée. Le reste de l'argent n'est qu'une fiction qui se base sur la seule confiance mutuelle des acteurs, confiance qui peut s'évaporer. Nous assistons à un phénomène pas prévu par la science économique : non à la crise d'une monnaie, et de l'économie qu'elle représente, à l'avantage d'une autre, plus forte. (...)

*Nous assistons donc à une dévalorisation de l'argent en tant que tel, à la perte de son rôle, à son obsolescence. Mais non par une décision consciente d'une humanité finalement lasse de ce que déjà Sophocle appelait "la plus funeste des inventions des hommes", mais en tant que processus non maîtrisé, chaotique et extrêmement dangereux.(...) L'argent est notre fétiche : un dieu que nous avons créé nous-mêmes, mais duquel nous croyons dépendre et auquel nous sommes prêts à tout sacrifier pour apaiser ses colères... **

⁵ **G Bataille**

Des quatre figures d'échange qu'avait repérées Aristote :

M->M' (troc) M->A->M' (échange économique) A->M->A' (échange chrématistique) A->A' (usure)

L'usure reste bien l'exact contraire du troc et, pour autant qu'il s'agisse ici d'une figure binaire ... assurément une forme tragique. Car ce qui y transparait tient au fait que si l'échange, et ainsi le travail humain, si donc la société elle-même a besoin de l'argent pour correctement fonctionner et assurer sa dynamique, en revanche l'argent lui, peut parfaitement se dispenser de la société et se déployer dans l'univers abstrait du marché ou celui, furieusement virtuel, de la salle de marché boursier ... où il se fait lui-même une marchandise.

D'où ne manqueront pas de resurgir les figures tutélaires du mal, les fantasmes archaïques de la peur dont se délectera toute extrême-droite fidèle à ses obsessions : l'usurier parasite, le dévoreur ou le traître, l'argent international qui, n'ayant nulle racine ni identité, se peut moquer de tous et de tout - et, en particulier de la nation. Partant, le juif n'est jamais loin non plus que le délire du complot Et c'est à ce double titre que l'argent se révèle **l'ogre ou la pieuvre**⁶ de nos délires archaïques ...en détruisant deux fois la cité : en la réduisant à un champ virtuel de spéculation ; en exacerbant les délires fascistes d'un appel à des racines ou nationalistes ou, pire encore ethniques, voire même à une régression qui aura déjà une fois dans l'histoire pris le nom de Révolution Nationale.

3.3 Et pourtant

L'argent a donc à voir non seulement avec l'économique, ce qui est évident ; mais encore avec le psychologique, on le voit ; mais éminemment avec le politique. Et de ce point de vue il est figure de l'espace social qu'il est supposé dessiner par sa circulation même.

Sauf à considérer, et la différence est cruciale, que l'obstacle à la pleine satisfaction de la pulsion ne provient pas ici d'un facteur externe, le travail ou la société, mais de l'objet lui-même, de cet argent qui n'est finalement qu'une pure et simple représentation, un symbole. De cet argent qui n'est pas un objet mais un quasi-objet.

Sauf à considérer, et la différence est cruciale, que le danger qui menace le corps social sourde de la nature virtuelle proprement dite de l'argent qui apparaît aisément comme une sorte de *deus ex machina* ou grand ordonnateur à la fois invisible et omniprésent qui tendrait entropiquement à avaler, tel un trou noir l'espace qu'il est pourtant supposé ordonnancer.

Parce que, précisément, il ne s'agit pas d'un objet comme les autres mais d'un **quasi-objet**.

⁶ on trouvera **ici**, par exemple, et prise entre mille, une page illustrant ce phantasme de la pieuvre

De quoi la pieuvre est-elle la figure ?

4 Un Joker pour penser et fonder le collectif

Il ne peut exister de collectif humain sans objet. Il n'y a pas d'objet sans collectif. Il n'y a pas de collectif sans objet. L'animal politique est une fiction Michel Serres, Rome Le livre des fondations, p 132

Oui, sans doute M Serres a-t-il raison et il faut partir de là, de ce lien si étroit, que l'objet entretient avec le collectif.

4.1 Division du travail au fondement ?

Platon semble hésiter entre sa *République* et le *Politique* : si manifestement il voit les sociétés naître du besoin, il sent bien que la dépendance que la division sociale du travail crée entre chacun ne sera pas suffisante pour assurer durablement - en tout cas sans heurts - la cohésion sociale

il y a, selon moi, naissance de société du fait que chacun de nous, loin de se suffire à lui-même, a au contraire besoin d'un grand nombre de gens. Penses-tu qu'il y ait quelque autre principe de la fondation d'un groupe social ? – Pas d'autre, fit-il. – S'il en est donc ainsi, un homme s'adjoignant un autre en raison du besoin qu'il a d'une chose, un second en raison du besoin d'une autre ; une telle multiplicité de besoins amenant à s'assembler sur un même lieu d'habitation une telle multiplicité d'hommes qui vivent en communauté etentraide, c'est pour cette façon d'habiter ensemble que nous avons institué le nom de société politique ; n'est-ce pas vrai ? – Platon, La République, livre II, 369b-c.

D'où la nécessité d'une classe politique, formée à cet effet, nantie de la connaissance et de la sagesse idoïne.

L'échange est ainsi nécessaire, sans doute s'éploie-t-il aux fondations, dans les soubassements de la cité ; ce qui est caché, ce qui est tu, non pas tant volontairement ou que ce fût vulgaire, honteux ou même simplement trivial, non ! simplement parce que le principe, hors-jeu, n'entre jamais dans l'espace qu'il règle ; qu'il n'est pas quelque chose, mais une relation, un processus ; où ce qui s'échange importe moins que le fait lui-même de l'échange : un quasi-objet.

Il n'est pas de système qui se tienne qui n'implique un liant ; qui ne comporte un médiateur par où transitent ses éléments ; qui ne porte l'accointance par où chacun se rejoint ou se retrouve telle l'imbrication des deux morceaux de bois qui, séparés forment symbole, mais réunis se jettent. Nous l'avons déjà écrit *, le symbole toujours nous ramène aux fondations.

4.2 Penser le multiple

Observons simplement comment fonctionne la démarche rationnelle quand elle a affaire au complexe ou au multiple : elle ramène au simple (Descartes) ; elle ramène au même, à l'aune .La *mathesis universalis* ! Ce que disait bien Meyerson :

Nous savons que la raison ne procède que d'identité en identité, elle ne peut donc tirer d'elle-même la diversité de la nature... Contrairement au postulat de Spinoza, l'ordre de la nature ne saurait être entièrement conforme à celui de la pensée. S'il l'était, c'est qu'il y aurait identité complète dans le temps et dans l'espace, c'est-à-dire que la nature n'existerait pas. En d'autres termes, l'existence même de la nature est la preuve péremptoire qu'elle ne peut être entièrement intelligible ⁷

⁷ 1) *Identité et Réalité* p 449

Sans conteste, c'est Kant qui a raison : nous ne saisissons jamais la chose en soi condamnés que nous sommes de la crypter au moins autant que de la coder, c'est-à-dire de la cacher au moins autant que de la traduire dans les schémas soit de notre raison, soit de notre sensibilité. Autant dire que le multiple nous échappe, qu'il fuit de partout ... comme le furet, comme l'argent. C'est qu'ils ont partie liée. Entre moi et la chose, un fossé immense, infranchissable, que le furet franchit nonobstant. Je ne suis jamais seul face à l'objet ou, plus exactement, le rapport que



j'entretiens avec l'objet, je ne suis jamais seul à l'entretenir. Tout en moi, perception, connaissance, désir ou crainte, participe d'un environnement social, culturel, politique dont je ne puis faire abstraction. Nous avons appris à penser avec la dialectique, avec cette fabuleuse dynamique où nous croyions que le sujet se constituait dans le face à face avec l'objet, dans cette étonnante spirale d'affirmation et de négation où chacun, tour à tour, perdait puis gagnait puis perdait derechef, où se révélait à la fin, dans cette odyssee de l'esprit qu'Hegel se surprenait d'écrire, que les deux, sans pouvoir s'épuiser jamais, se tiendraient adossés à jamais.

Sauf que : ce vis-à-vis de l'un et de l'autre n'a jamais lieu dans un havre solitaire, mais, toujours sur la place publique, au sein de la multitude. Parce que, d'une part, le sujet, on vient de le dire, est traversé en son entendement même par l'environnement où il se meut ; que, d'autre part, l'objet se constitue dans la relation sociale. Il n'y a pas d'objet en soi : il n'y a, dirait Marx, que des *marchandises* ; ou, si l'on préfère, des enjeux concurrentiels, des fétiches pour cristalliser le désir, la gloire ou la soumission, des marchandises dans l'échange commercial ; mais d'objet brut, jamais ! Pas plus qu'il n'est de sujet sans objet en vis à vis, il ne saurait y avoir d'objet brut, monolithique.

Mais pour que le collectif prenne sens et s'organise, pour qu'il cesse d'être multiplicités éparses, brouillonne et bruyante, pour que la foule se forme en cité et la masse en société, encore faut-il que circule en son sein un objet, qui fasse le lien, qui symbolise le lien qui assure la médiation. Girard nous a appris que ce pouvait être n'importe lequel et qu'il pouvait être choisi au hasard ; qu'importait peu sa valeur ou sa signification parce qu'il était destiné à les revêtir toutes.

Ce qu'on peut appeler un joker ! ce que la mathématique nomme l'inconnue : x !

Il faut dire que sans cet x nulle multiplicité ne serait pensable. C'est qu'à mesure que les systèmes se complexifient, à mesure que croît le nombre d'éléments qui la composent, croissent aussi leurs relations, leurs combinaisons, leurs enjeux.

Voici Babel, où la communication qu'autorise la proximité est aussitôt couverte par le brouhaha de la multitude bariolée. Et surabondent les blocages, les parasitages. L'entropie !

Non décidément, pour qu'un système puisse correctement fonctionner dans sa complexité sans écraser la multiplicité qui la constitue, pour qu'une société puisse se former sans n'y plus laisser les diversités centrifuges l'emporter que les uniformisations centripètes, il n'y a finalement que deux solutions.

En réalité, qu'une !

- ou bien l'on imagine, avec Leibniz, un modèle où les relations seraient réduites au strict minimum - principe de raison suffisante exige - et où la viscosité du système serait garantie par un

principe centralisateur. C'est bien le cas de la *Monadologie* où chaque atome, *monade sans porte ni fenêtre*, n'entretient aucune relation avec les autres mais seulement avec Dieu, dès lors garant de *l'harmonie préétablie*. Système parfait, hypercentralisé, où l'on peut reconnaître certains de nos modèles politiques d'ailleurs ; système en réalité qui ne parvient jamais à empêcher tout à fait que resurgissent à la marge ou au centre, des voix discordantes, du bruit, qu'il n'aura pas d'autre choix que de faire taire. Leibniz avait inventé un principe d'ordre : il l'a appelé Dieu ; il eût pu l'appeler l'Etat - au sens où Louis XIV pouvait affirmer que *l'Etat c'est moi !* - la Loi, ou le Roi.

- ou bien, au contraire, laisser circuler des jokers au sein de ces multiplicités toujours grouillantes, dont le mouvement brownien peut laisser accroire une certaine cohérence. C'est que le joker n'a pas de valeur, de les pouvoir prendre toutes ; n'est pas tant neutre qu'ambivalent ; n'est pas tant indéterminé qu'indéfiniment déterminable. Et c'est, justement, parce qu'il n'est pas cernable, ni plus définissable que réellement concevable, qu'il parvient à araser les aspérités, adoucir les querelles et réintroduire du chant où il n'était que bruit. Du joker on peut tout dire, avec le joker on peut tout faire ! Ce qui déterminera le joker, ce ne sera jamais lui-même qui est un objet blanc, mais le milieu, l'enjeu où il est objet.

Même s'il n'est pas le seul, l'argent est un joker de ce type. Or, si effectivement il ne parvient plus à remplir son rôle c'est qu'il aura cessé d'être un joker.

5 De la crise ou comment d'élément blanc l'argent soudain se fit boîte noire

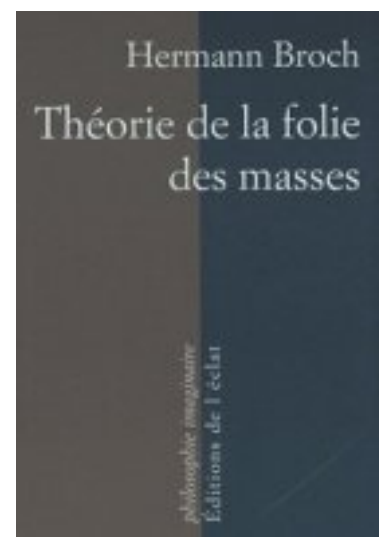
On peut envisager, pour le comprendre trois modèles, trois histoires. Car, à l'intersection de la métaphysique, de la sociologie et de l'épistémologie, la circulation de cet élément indéterminé connaît ça et là des crises où subitement plus rien ne s'échange, plus rien ne circule et, alors, tout d'un seul bloc, c'est à la fois le collectif qui s'effondre en masse informe et hurlante, le pouvoir qui vacille et le sacré qui se dérobe.

Des exemples aussi sots que la panique ou le fou-rire peuvent nous aider à le comprendre qui ne nous offrent cependant qu'une partie des clés. Certes, une société est la réunion d'individus aux différences marquées - et qui le demeurent - liés par des intérêts, une histoire ou un projet commun, quand au contraire la masse serait plutôt

l'effondrement de ces différences, produisant le paroxysme illusoire de la compassion mais certainement pas celui de la communication.

Certes, on sait que le processus qui mène à cet écrasement de l'individu passe par l'isolement (**Verlassenheit**) que les mille et uns subterfuges d'un pouvoir totalitaire peut parfaitement mettre en oeuvre mais on sait aussi qu'un tel isolement ne saurait se produire sans qu'en même temps - ce que Arendt nomme *désolation* - soit rompu aussi le lien qu'en tant qu'individu l'on entretient avec le monde. La masse, selon Arendt, ne peut exister que si sont détruites autant la sphère publique, politique que privée.

Ceci nous le savons et pouvons même tenter de théoriser la folie des masses que ceci, inévitablement, promeut. Ce qu'en revanche nous savons mal, parce qu'en réalité nous observons toujours le phénomène du côté du sujet et pas de l'objet, que nous scrutons le désastre psychologique, intellectuel et moral que vit l'individu enserré dans la masse, mais que nous ne



regardons, presque, jamais, ce qui se passe du côté de l'objet, du côté de cette multiplicité brute, ce que nous ne savons pas, que nous n'essayons de comprendre, c'est pourquoi subitement plus rien ne passe, ne circule ; pourquoi subitement, le furet a disparu.

Si nous ne nous trompons pas en supposant avec Serres qu'il n'y a pas de collectif sans objet - ni d'ailleurs d'objet sans collectif ; si nous approchons du noeud du problème en supposant ainsi que toute crise du collectif doit toujours se traduire, non pas s'expliquer mais se repérer au moins par une crise de cet objet blanc qu'est le joker, alors effectivement c'est cet objet qu'il faut scruter, cet objet blanc qui subitement devient noir ; ce trou - noir - qui dès lors n'assure plus le lien mais au contraire le rend impossible.

Si nous ne nous trompons pas en supposant que ces moments sont toujours radicaux, parce que de fondation, alors c'est bien du côté des récits des fondateurs qu'il faut aller chercher.

Si nous ne nous trompons pas - et c'est bien pour cela que nous avons vu dans le texte de Jappe une occasion de nous y attarder - alors la crise actuelle, que l'on nomme indifféremment crise de la dette, de la zone euro, crise monétaire ... - oui cette crise ne saurait plus être considérée seulement comme la énième occurrence de cycles que les économistes n'ont pas appris à penser - mais pas à prévoir - mais bien plutôt comme une crise radicale.

C'est en tout cas ce que nous cherchons à comprendre.

Or, si dans les récits de fondation nombreux sont ceux qui narrent les relations complexes, difficiles, entre homme et dieu, plus nombreux encore ceux qui décrivent les violentes relations que les hommes entretiennent entre eux, qui tous pourraient se contenter d'une lecture girardienne, beaucoup moins nombreux sont ceux qui décrivent ces moments originaires, entremêlant public et privé, physique et métaphysique, où se *voit* l'objet circulant ... qui brusquement ne circule plus !

L'un est le récit biblique de la **Tour de Babel**, avec en contre-point son antithèse réussie - le récit de la Pentecôte c'est-à-dire la descente de l'esprit saint sur les apôtres ; l'autre est le récit de **la mort de Romulus** dans sa double version de Tite-Live et de Plutarque.

6 Trois lectures

6.1 La première est celle de la Pentecôte

2.1 Le jour de la Pentecôte, ils étaient tous ensemble dans le même lieu. 2.2 Tout à coup il vint du ciel un bruit comme celui d'un vent impétueux, et il remplit toute la maison où ils étaient assis. 2.3 Des langues, semblables à des langues de feu, leur apparurent, séparées les unes des autres, et se posèrent sur chacun d'eux.

2.4 Et ils furent tous remplis du Saint Esprit, et se mirent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer.

2.5 Or, il y avait en séjour à Jérusalem des Juifs, hommes pieux, de toutes les nations qui sont sous le ciel. 2.6 Au bruit qui eut lieu, la multitude accourut, et elle fut confondue parce que chacun les entendait parler dans sa propre langue.

2.7 Ils étaient tous dans l'étonnement et la surprise, et ils se disaient les uns aux autres: Voici, ces gens qui parlent ne sont-ils pas tous Galiléens? 2.8 Et comment les entendons-nous dans notre propre langue à chacun, dans notre langue maternelle?

2.9 Parthes, Mèdes, Élamites, ceux qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont, l'Asie, 2.10 la Phrygie, la Pamphylie, l'Égypte, le territoire de la Libye voisine de Cyrène, et ceux qui sont venus de Rome, Juifs et prosélytes, 2.11 Crétois et Arabes, comment les entendons-nous parler dans nos langues des merveilles de Dieu? 2.12 Ils étaient tous dans l'étonnement, et, ne sachant que penser, ils se disaient les uns aux autres: Que veut dire ceci? (Ac 2, 1-12)



Récit de la communication absolument réussie que celle de cette descente de l'Esprit sur les apôtres, il l'est aussi des commencements de la mission à eux dévolue d'évangéliser la Terre. S'invente ici le *καθολικός*, l'universalité d'un message qui ne s'adresse plus seulement aux juifs mais à l'humanité tout entière.

Nous sommes bien aux tout débuts, juste après la mort du Christ, au moment même de la fondation, où s'inventent les rites certes, même si celui-ci ne fait que reprendre la fête des semaines (Chavouot) mais justement ... ce n'est pas un hasard Chavouot célèbre la descente du Mont Sinaï et donc le don de la Thora.

Trois traits peuvent être repérés dans l'un et l'autre cas :

- il s'agit d'un mouvement descendant, de la montagne vers la vallée, du ciel vers la cité. Avec ce préfixe, on obtient *καταβολη* que le grec, précisément, utilise pour désigner la fondation.

- on a bien, une multiplicité, grouillante, bruyante, ironique même, mais une multiplicité organisée, déterminée - le texte prend grand soin de distinguer, d'entre la foule, les différentes

nations.

- enfin, il s'agit toujours d'une communication qui part d'un lieu et qui est le fait d'un être déterminé pour s'adresser à une multitude indéterminée,- à tout le monde ?

On a donc bien ici tous les ingrédients à la fois d'une communication réussie et de la fondation du collectif en cité : un émetteur désigné et repérable ; un quasi-objet qui circule et peut prendre toutes les valeurs (toutes les langues) et enfin le relais.

Remarquons, à l'inverse, combien dès lors qu'il y a crise, et ce sera bien le cas lors de la première descente de Moïse et l'épisode du **Veau d'Or** combien immédiatement tout se grippe :

- si les Tables de la Loi que porte Moïse sont bien ce quasi-objet que nous repérons, qui peut prendre toutes les valeurs parce qu'il les détermine toutes, qui a bien une origine, un émetteur désigné mais des destinataires indéterminés ; si ces Tables constituent bien effectivement cette boîte blanche, ce joker qui subitement inverse la donne et peut faire gagner où l'on croyait avoir perdu, ou perdre où l'on se réjouissait déjà d'avoir gagné - et représentent oui ce qui, par leur circulation dans l'espace et la place éminente qu'on leur donnera bientôt dans le Temple, presque à l'écart, au lieu sacré et impénétrable, mais autour de quoi tout tournera, circulera, deviennent oui le truchement par quoi la multitude se fait cité - et la masse, peuple de Dieu, alors inévitablement l'échec de toute communication, leur transformation de boîte blanche en boîte noire, se traduira inexorablement par le retour à la masse, au bruit, aux cris d'une foule qui ne laisse plus rien passer.⁸

8

32.15 Moïse retourna et descendit de la montagne, les deux tables du témoignage dans sa main; les tables étaient écrites des deux côtés, elles étaient écrites de l'un et de l'autre côté. 32.16 Les tables étaient l'ouvrage de Dieu, et l'écriture était l'écriture de Dieu, gravée sur les tables. 32.17 Josué entendit la voix du peuple, qui poussait des cris, et il dit à Moïse: Il y a un cri de guerre dans le camp. 32.18 Moïse répondit: Ce n'est ni un cri de vainqueurs, ni un cri de vaincus; ce que j'entends, c'est la voix de gens qui chantent. 32.19 Et, comme il approchait du camp, il vit le veau et les danses. La colère de Moïse s'enflamma; il jeta de ses mains les tables, et les brisa au pied de la montagne. 32.20 Il prit le veau qu'ils avaient fait, et le brûla au feu; il le réduisit en poudre, répandit cette poudre à la surface de l'eau, et fit boire les enfants d'Israël. 32.21 Moïse dit à Aaron: Que t'a fait ce peuple, pour que tu l'aies laissé commettre un si grand péché? 32.22 Aaron répondit: Que la colère de mon seigneur ne s'enflamme point! Tu sais toi-même que ce peuple est porté au mal. 32.23 Ils m'ont dit: Fais-nous un dieu qui marche devant nous; car ce Moïse, cet homme qui nous a fait sortir du pays d'Égypte, nous ne savons ce qu'il est devenu. 32.24 Je leur ai dit: Que ceux qui ont de l'or, s'en dépouillent! Et ils me l'ont donné; je l'ai jeté au feu, et il en est sorti ce veau. 32.25 Moïse vit que le peuple était livré au désordre, et qu'Aaron l'avait laissé dans ce désordre, exposé à l'opprobre parmi ses ennemis. 32.26 Moïse se plaça à la porte du camp, et dit: A moi ceux qui sont pour l'Éternel! Et tous les enfants de Lévi s'assemblèrent auprès de lui. 32.27 Il leur dit: Ainsi parle l'Éternel, le Dieu d'Israël: Que chacun de vous mette son épée au côté; traversez et parcourez le camp d'une porte à l'autre, et que chacun tue son frère, son parent. 32.28 Les enfants de Lévi firent ce qu'ordonnait Moïse; et environ trois mille hommes parmi le peuple périrent en cette journée. 32.29 Moïse dit: Consacrez-vous aujourd'hui à l'Éternel, même en sacrifiant votre fils et votre frère, afin qu'il vous accorde aujourd'hui une bénédiction. 32.30 Le lendemain, Moïse dit au peuple: Vous avez commis un grand péché. Je vais maintenant monter vers l'Éternel: j'obtiendrai peut-être le pardon de votre péché. Gn, 32, 15-30

- si Moïse est bien ce bras libre qui prendra toutes les valeurs - et il le fera de manière magistrale en ordonnant l'élimination de tous ceux qui auront failli, alors qu'en même temps il intercède en faveur de son peuple auprès de Dieu pour qu'il lui accorde son pardon⁹ ; si Moïse est bien l'intercesseur, le messager, le **symbole**, c'est-à-dire précisément celui dont le rôle est de faciliter les échanges, de réduire le bruit de fond, d'araser les aspérités, d'émousser les frottements et les parasitages, en bref, de transformer le brouhaha de la foule pour que la multiplicité puisse se transformer en collectivité, de relayer au sein de la multiplicité la parole initiale, en revanche, sitôt qu'éclate la crise, c'est-à-dire, on l'a vu, sitôt que cesse de circuler la boîte blanche, il n'a plus lui-même de relais pour porter la parole qui s'arrête à lui, immédiatement.

- dès lors la boîte blanche cesse de pouvoir circuler, ou prendre sa place au sein de la cité : Moïse brise les tables de la Loi. Il ne peut faire autrement ! quitte à tout recommencer.

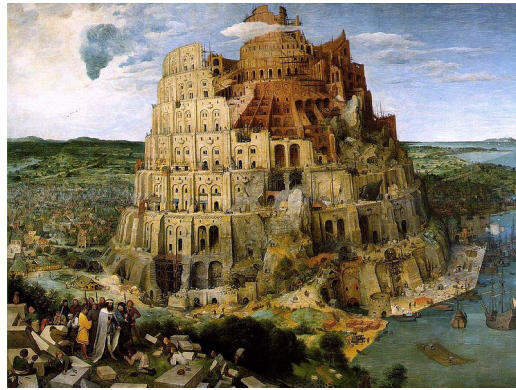
- enfin, ultime trait qui s'inverse en phase de crise, l'émetteur cesse d'être déterminé : la foule diffuse s'adresse à Dieu, par le truchement d'une boîte, dès lors noire, le Veau d'or, et ce mouvement, contrairement au précédent est bien ascendant, et non descendant. Nous ne sommes plus dans la catabole mais bien dans l'anabole -*ává*- et cette montée-ci, toujours est désastreuse. Elle procède à une telle synthèse que la collectivité se dissout en masse informe, en multitude indistincte. Et, comme tout anabolisme, le processus est consommateur d'énergie qui bientôt épuise le corps.

⁹ 2) dans ce passage étonnant où l'on voit Dieu se repentir

L'Éternel dit à Moïse: Va, descends; car ton peuple, que tu as fait sortir du pays d'Égypte, s'est corrompu. 32.8 Ils se sont promptement écartés de la voie que je leur avais prescrite; ils se sont fait un veau en fonte, ils se sont prosternés devant lui, ils lui ont offert des sacrifices, et ils ont dit: Israël! voici ton dieu, qui t'a fait sortir du pays d'Égypte. 32.9 L'Éternel dit à Moïse: Je vois que ce peuple est un peuple au cou roide. 32.10 Maintenant laisse-moi; ma colère va s'enflammer contre eux, et je les consumerai; mais je ferai de toi une grande nation. 32.11 Moïse implora l'Éternel, son Dieu, et dit: Pourquoi, ô Éternel! ta colère s'enflammerait-elle contre ton peuple, que tu as fait sortir du pays d'Égypte par une grande puissance et par une main forte? 32.12 Pourquoi les Égyptiens diraient-ils: C'est pour leur malheur qu'il les a fait sortir, c'est pour les tuer dans les montagnes, et pour les exterminer de dessus la terre? Reviens de l'ardeur de ta colère, et repens-toi du mal que tu veux faire à ton peuple. 32.13 Souviens-toi d'Abraham, d'Isaac et d'Israël, tes serviteurs, auxquels tu as dit, en jurant par toi-même: Je multiplierai votre postérité comme les étoiles du ciel, je donnerai à vos descendants tout ce pays dont j'ai parlé, et ils le posséderont à jamais. 32.14 Et l'Éternel se repentit du mal qu'il avait déclaré vouloir faire à son peuple. Gn, 32, 7-14

6.2 La seconde, celle de la Tour de Babel

11.1 Toute la terre avait une seule langue et les mêmes mots. 11.2 Comme ils étaient partis de l'orient, ils trouvèrent une plaine au pays de Schinear, et ils y habitèrent. 11.3 Ils se dirent l'un à l'autre: Allons! faisons des briques, et cuisons-les au feu. Et la brique leur servit de pierre, et le bitume leur servit de ciment. 11.4 Ils dirent encore: Allons! bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche au ciel, et faisons-nous un nom, afin que nous ne soyons pas dispersés sur la face de toute la terre. 11.5 L'Éternel descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils des hommes. 11.6 Et l'Éternel dit: Voici, ils forment un seul peuple et ont tous une même langue, et c'est là ce qu'ils ont entrepris; maintenant rien ne les empêcherait de faire tout ce qu'ils auraient projeté. 11.7 Allons! descendons, et là confondons leur langage, afin qu'ils n'entendent plus la langue, les uns des autres. 11.8 Et l'Éternel les dispersa loin de là sur la face de toute la terre; et ils cessèrent de bâtir la ville. 11.9 C'est pourquoi on l'appela du nom de Babel, car c'est là que l'Éternel confondit le langage de toute la terre, et c'est de là que l'Éternel les dispersa sur la face de toute la terre. Gn, 11,1-9)



Le récit laisse à voir exactement les mêmes traits caractéristiques de la crise que l'épisode du Veau d'or.

Il ne manque pas d'intérêt cependant parce qu'à première vue il est surprenant : effectivement que les hommes s'unissent et ne forment qu'un seul peuple n'est-ce pas une clause implicitement contenue dans la création monothéiste ? que les hommes érigent une tour allant au plus près vers le ciel, donc vers Dieu n'est-ce pas le culte qu'il est en droit d'attendre ?

Qu'il y ait dans ce récit une réponse divine à l'orgueil humain de se vouloir exhausser à son niveau est évident ; n'est pas le plus intéressant ici. Toutes les interprétations sont possibles jusqu'au *diviser pour mieux régner* où la langue joue le rôle de diviseur.

On remarquera cependant :

- ce même mouvement du haut vers le bas qui semble bien être le marqueur de la crise. L'élément blanc, qui au fond, est le cryptogramme du système - au même titre que nous avons écrit que l'argent était le langage de la société - ne peut faire office que s'il est indéterminé et circule relayé par un élément qui s'adresse à tous mais lui parfaitement identifié ; alors qu'on a ici exactement le contraire : la tour est une boîte noire, qui non seulement ne peut circuler mais vise exclusivement à la sortie hors du système; cette tour est la négation de la multitude qui ne vise pas favoriser les relations en en émoussant les anicroches mais au contraire à établir une relation univoque, avec un seul destinataire : Dieu.

- l'éloge implicite de la diversité, de la multiplicité, de la différence posant en préalable qu'il ne peut y avoir de relation qu'avec l'autre ; jmais avec le même. La destruction de la tour est lutte contre l'entropie et nous savons tous que, la langue portant en elle une métaphysique implicite, l'existence même d'une langue unique équivaldrait à l'implosion même de la relation. Rien dans cette tour ne se peut entendre, non qu'il y ait ce coup-ci un quelconque bruit de fond, mais qu'au contraire il n'y ait pas de bruit du tout. Nous sommes ici à l'exact inverse de la *Monadologie* de Leibniz. Lui avait cru nettoyer son système de tout parasite en centralisant toutes les relations avec Dieu comme seul ordonnateur ; ici il n'y a plus qu'une seule monade, qu'une seule relation ... et le système ne peut manquer de s'écrouler faute de collectif.

- l'histoire pourra reprendre exactement au moment où derechef l'objet blanc circulera : Dieu essaime l'humain aux quatre vents, disperse l'humanité en autant de parcelles désormais

différenciées qui dès lors circulent, s'échangent ; à la fois s'équivalent et ne s'équivalent pas ; s'entendent et ne se comprennent pas ... bref font à nouveau corps multiple, collectivité. Le joker ici, l'élément blanc réparait qui peut circuler dès lors que la boîte noire a été détruite. Il ne peut y avoir un seul corps ou une seule monade face à Dieu ! Arendt n'aura pas dit autre chose : le réel ramené à une totalité c'est l'isolement, le déchirement d'avec l'autre, d'avec le monde, d'avec l'oeuvre. Nous aurons à nous en souvenir nous qui cherchons les ingrédients qui bloquent le système : ce sont les mêmes que ceux qui biffent l'histoire. La monomanie reste le discours du mégalomane

Nous voici armés pour comprendre le moment où le collectif prend corps quand, résolument, il s'agit d'un corps politique. L'ironie voudra que ce moment, où enfin circule le joker soit aussi celui de la mort du fondateur.

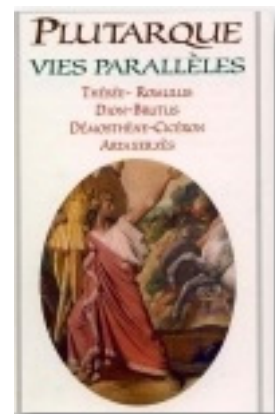
6.3 la troisième, celle de la mort de Romulus

voir à ce propos l'insistance du texte à mentionner que les Tables sont écrites des deux côtés comme pour mieux signifier que de quelque endroit où l'on se trouve et où qu'elles soient placées, elles demeurent visibles, lisibles - marque même de la circulation, de la circularité. (voir circonstance)

Deux versions existent de la mort de Romulus qui clôt le temps de la fondation : celui de **Tite Live** et celui de **Plutarque** qui met en parallèle la vie de celui-ci avec Thésée.

Une assemblée, un orage et puis Romulus disparu. Récit pas vraiment étonnant de la disparition : on la retrouvera plus tard avec le Christ. Celui dont l'origine est divine ne peut avoir ni vraiment de naissance ordinaire ni de funérailles conventionnelles.

Mais de quoi finalement parle ce récit ? J'ai longtemps cru qu'il ne s'agissait que d'un de ces récits mythologiques ordinaires où l'excellence du héros devait être marquée non seulement par ses hauts faits d'armes - ou éventuellement sa notable sagesse - mais aussi par ses naissance et décès qui ne sauraient être ordinaires.



J'ai cru longtemps que ce récit n'était que l'allégorie passablement stéréotypée du politique. Il est beaucoup plus.

6.3.1 Trois récits imbriqués les uns dans les autres.

Un orage, un roi qui disparaît, des sénateurs autour, que la rumeur soupçonne sans que la foule ose vraiment les accuser ; une foule qui fuit devant l'orage, mais qui revient le lendemain et bâtit un culte.

- *Récit d'une apotheose* - ἀποθέωσις - d'abord qui est présentée comme une montée au ciel, comme un retour au lieu d'origine. Le règne de Romulus n'aura été qu'un passage, glorieux et prometteur, mais un passage cependant, la simple ouverture des cieux pour que fût fondée Rome. C'est encore une fois l'exact inverse du récit de Babel : ce n'est pas l'homme qui s'érige à force de travail à la hauteur des dieux, c'est le divin au contraire qui par les tumultes des cieux rappelle à lui l'un des siens. Avec sa disparition commencent véritablement le temps du politique, cessent les fondations ; commence la promesse. L'homme de dieu à la fois bloque et permet l'histoire. Il la fonde mais tant qu'il occupe l'espace il est comme un trou noir qui aspirerait tout à sa périphérie ; tout tourne autour de lui, dépend de lui, procède de lui. Il est Rome et empêche paradoxalement la cité romaine de se créer : devant lui, seulement une foule indifférenciée, une masse hurlante et craintive ; une masse qui fuit. Marque de l'envoyé : il disparaît, purement et simplement, il n'a pas

de sépulture. On retrouve ce trait autant chez Moïse¹⁰ que Dieu enterre lui-même, que chez le Christ, dont le corps disparaît, purement et simplement. A la jointure de deux espaces, de deux mondes, l'envoyé, le messager, le prophète ne peut laisser de trace universelle s'il abandonne sa dépouille. Le lieu où on le vénérera est un espace blanc : nous y voilà. Temps épique que celui de la présence de l'Envoyé, temps de la fondation, il ne saurait être que l'interstice arraché aux temps ordinaires. Le temps des fondateurs se présente toujours comme une *circonstance* : étymologiquement. Tout de toute façon se tiendra autour d'eux, de leur trône tant qu'ils sont présents ; de leur temple dès lors qu'ils seront retournés à dieu.

- *Récit du politique* ensuite : où j'imagine qu'une lecture à la Girard peut faire florès. Romulus est l'homme de la violence. Il inaugure son règne par la mort de son frère jumeau, il le termine par son propre - possible assassinat par les sénateurs, qui, eux aussi l'enserraient, lui tournaient autour pour le protéger des tumultes ou l'occire qu'importe - une circonstance à nouveau. Entre temps que de morts, ne serait-ce que sa propre mère, Rhéa Silvia, enterrée vivante de n'être plus vierge - d'avoir été violée par Mars. Le politique est cette mise à mort elle-même et le pouvoir participe essentiellement de la mort. Sous les plis de la toge, le corps dépecé de Romulus : ces morbides parts constituent le pouvoir : qui les tient réunis détient le pouvoir. Part cachée, enfouie au creux des fondations de la cité, comme Rhéa Silvia enterrée vivante : oui, au plus profond des fondations, les cadavres déchiétés que l'on cache ou cherche, qu'importe c'est le même mot. Que l'on cherche, *circa* encore : circonstance.

Où j'imagine qu'on pourrait mettre à bas toute la dialectique hégélienne et l'illusion - l'espoir ? - que de la négation pût jamais surgir quelque progrès que ce soit : l'histoire n'est jamais que l'obsédante répétition de la mise à mort initiale, d'un sacrifice rituel si l'on veut, comme si les assassinats de César, de Commode, de **Pertinax**¹¹... - la liste est si longue - n'étaient là que pour rappeler que le pouvoir n'est jamais que l'interstice, parfois si court comme ce fut le cas de Pertinax - entre une mise à mort inaugurale et finale. Peut-être finalement fut-ce Rémus qui fut le premier roi de Rome sauf à considérer que son règne presque virtuel ne s'étendit que du franchissement du sillon jusqu'à sa mise à mort tant il apparaît clairement que l'acte de fondation réside toujours dans l'instauration de la loi et donc dans sa transaction, dans l'enfouissement de la trahison initiale. D'ailleurs le récit de Tite Live n'hésite-t-il pas entre deux versions où ce pourrait bien être plutôt la foule qui mît



10

34.4 L'Éternel lui dit: C'est là le pays que j'ai juré de donner à Abraham, à Isaac et à Jacob, en disant: Je le donnerai à ta postérité. Je te l'ai fait voir de tes yeux; mais tu n'y entreras point. 34.5 Moïse, serviteur de l'Éternel, mourut là, dans le pays de Moab, selon l'ordre de l'Éternel. 34.6 Et l'Éternel l'enterra dans la vallée, au pays de Moab, vis-à-vis de Beth Peor. Personne n'a connu son sépulcre jusqu'à ce jour. 34.7 Moïse était âgé de cent vingt ans lorsqu'il mourut; sa vue n'était point affaiblie, et sa vigueur n'était point passée. Dt, 34, 4-7

¹¹ rappelons, pour la petite histoire - et pour le plaisir - que Pertinax fut haussé à la dignité d'empereur précisément pour sa vertu et sa **rigueur** ... mais assassiné par sa garde prétorienne quelques mois plus tard, précisément pour la même raison. La chronique rapporte d'ailleurs que ce 28 mars 193 vit l'empire à proprement parler mis aux enchères, autre façon de dépecer le corps du roi ...

Rémus à mort ? où les deux se ressemblent tellement qu'un sort inverse n'eût strictement rien changé ? D'ailleurs ces jumeaux ne sont-ils pas tellement semblables qu'au fond, il est bien difficile de dire qui des deux tua l'autre ? Parce que de toute manière ceci revient au même ! Mais ce qu'il importe de comprendre c'est que, tout à coup, Romulus disparu, la boîte noire qui celait si tragiquement les crimes originels, cette boîte subitement devient blanche qui s'égaye en ces multiples parts du corps que l'on cache sous la toge mais se refile de main en main. Le *magister* se fait ministre de cacher ainsi qu'il tient en ses mains la boîte blanche, innocent ou coupable qu'importe, les deux à la fois sans doute : il a le pouvoir d'à la fois cacher et sous-entendre sa culpabilité ; il est ministre de faire circuler la boîte.

- *Récit du collectif qui se forme* car il n'est plus cette foule apeurée et bruyante : qui se soude et tournoye autour des parts éparses du corps du roi : *circonstance* ! Ce à quoi nous fait assister ce récit c'est bien à la fondation, non pas de la cité, au sens politique, mais de la *société* formée désormais non plus comme une multiplicité tapageuse, brouillonne et indifférenciée mais au contraire comme un groupe organisé, une société. Pour que cela fût possible, il fallait bien au préalable comme nous l'avions vu, que circule en son sein un *quasi-objet*, une boîte blanche - et ce sera le corps dépecé du roi ; il fallait aussi que se mettent en place ces relais, blancs aussi que nous avons relevés, qui transmettent au sein du collectif, et gomme les aspérités de tout parasitage éventuel. C'est Julius Proculus d'abord, qui, dans les deux récits, joue ce rôle, qui transmet la parole de Romulus, et fait ainsi tourner l'ire de la foule contre les sénateurs en dévotion devant le trône vide. Ce qui est remarquable ici c'est que le récit se place non pas au centre, mais aux bords flous de cette multiplicité en train de se former : la fête qui se célébrait ce jour là *Poplifugium*¹² - la fuite du peuple - se traduit par ce rituel tout à fait révélateur où les noms romains sont lancés à hautes voix par tout un chacun comme pour mieux marquer la nécessité d'un relais, mais blanc assurément puisque n'importe quel nom fait l'affaire, celui de tous, celui de chacun. Ce que nous voyons, c'est, sur les bords, les marges extrêmes, un peuple se former dans sa fuite même. Fuite désordonnée, oui, mais d'autant plus féconde de relations qu'elle est chaotique. Moment tournoyant, circonstance encore, miracle peut-être, fruit vraisemblable en fait, de rencontres que l'aléatoire lui-même rend probables, possibles : le peuple fuit, s'affole, bruisse et brâme, et c'est alors que du désordre, négentropiquement naît l'ordre. Ce tournoiement, parfois a nom *révolution* qui est encore un cycle.

7 Un contrat ? Assurément, non !

Ce pourrait être la leçon à tirer d'un tel récit. Nous avons appris, soit dans les textes sacrés avec l'Alliance, soit dans les textes philosophiques, avec Hobbes, Rousseau etc, ... qu'une société se fonde toujours sur un contrat fondateur, fût-il seulement théorique. En réalité, elle semble ne tenir qu'à la circulation de cet objet blanc. Parce que nul ne le détient - en tout cas ouvertement et définitivement - parce qu'il passe de main en main, que chacun est supposé le détenir sans jamais l'avouer ou même le savoir, cet objet blanc rend possible le passage au nous. Le quasi-objet constitue le nous parce qu'il est l'essence de la relation. Ce n'est qu'après, plus tard, qu'on cherchera à fonder la société sur la volonté générale ou sur l'idée abstraite de contrat voire sur un Dieu transcendant mais la condition première de la société n'est pas à rechercher dans une

¹² 3) Plutarque

Le jour auquel il disparut s'appelle Fuite du peuple, et nones Capratines[76], parce qu'on fait, ce jour-là, un sacrifice hors de la ville, près du marais de la Chèvre : la chèvre, en latin, se dit capra. Quand on sort pour le sacrifice, on prononce à hauts cris un certain nombre de noms romains, tels que Marcus, Lucius, Caius, pour imiter ce qui se passa à cette déroute, et comment ils s'appelaient les uns les autres, dans leur trouble et leur frayeur.

abstraction qui la précéderait, seulement dans la circulation de cet objet blanc qui marque l'espace social des relations. Avec lui, cesse la turbulence des temps fondateur ; avec lui commence l'histoire.

8 en guise de conclusion ?

Le détour put sembler long qui de l'approche de cet objet étonnant qu'est l'argent mena tant vers Moïse que Romulus. C'est que cet objet se trouve bien à l'intersection de la morale et du politique, de l'économique et du social ; que finalement il ne s'agissait ici que d'approcher *du côté de l'objet* ce que la métaphysique mais aussi la sociologie nous enseignaient du côté du sujet.

Ce que nous avons appris tient en quatre points :

- il n'est pas de société sans circulation d'un quasi-objet ni sans relais blancs qui émoussent les aspérités d'inévitables conflits
- l'objet blanc l'est, parce qu'il peut prendre toutes les valeurs et devient sitôt boîte noire qu'il revêt une quelconque valeur déterminée
- l'objet blanc est le langage de la société et fonctionne comme tel. Il est combinatoire et ne renvoie qu'à cette combinatoire-là
- une société se fonde toujours par catabole et se dissout par anabole.

Or, sur ces quatre points on peut effectivement constater la crise :

- *l'argent ne circule plus* d'être devenu une valeur en soi et non pas seulement le bras blanc de l'échange.
- *devenu boîte noire*, non seulement il cesse de circuler mais bloque toute circulation et met ainsi en péril la cohésion sociale.
- parce qu'*il s'est voulu chose en soi*, et aura voulu parler des choses, il bloque toute représentation. Il n'est plus ce phonème assis sur la combinatoire, mais devient la référence, le point fixe et dès lors, fige et se fige.
- parce qu'*il se veut anabole* il est consommateur d'énergie et semble fonctionner comme un trou noir

Nous sommes peut-être à cet endroit si particulier de l'étang aux chèvres : où le peuple affolé à la fois fuit et se rassemble.

Nous sommes peut-être à ce moment si particulier où tout semble tourner - que nous avons appelé *circonstance* : où tout semble bloqué, et les sénateurs vouloir s'insurger de décisions qui les nient, et le peuple d'être spectateur aveuglé.

Au plus près peut-être de cette boîte qui peut redevenir blanche sitôt que dépecée. Un moment qui est autant théorique que politique ; moral qu'économique. Plus personne ne semble avoir prise sur ces marchés tandis même que les cieus s'alourdissent de grisaille et de tonnerres.

Ce tournoiement est possible ; pas certain ; il fera remonter à la surface ce qui de longtemps fut caché : epistémè ; fera tourner en éclisses éparses les parts enfin blanches de ce qu'on nomme pouvoir : *révolution*.

Pas certain tant les révolutions toujours ramènent au même et semblent condamnées à répéter les mêmes meurtrissures, mêmes meurtres et cadavres. Tant rien ne ressemble plus à une révolution qu'une réforme bien entendue.

Pas certain tant les petits bricolages d'ultimes ressorts pourraient encore prolonger l'illusoire catastrophe - qui n'est jamais, étymologiquement (*καταστροφή*), que la parade d'évitement que

l'on esquisse devant le coup porté - de haut en bas.

Mais ce qui est sûr, tient en ce que intimement liés l'un à l'autre, argent et société moderne sont à la croisée où se jouent autant nos connaissances que nos actes, métaphysique et physique ; politique et économique.

Ce qui est sûr, pour en revenir à ce sordides considérations électorales, tient au risque que chacun de nos dirigeants prend en ce moment qui, bricolage réussi ou pas, peut demain tout aussi bien être dépecé sur place, ou porté aux nues.

Sauf à considérer que ce que nous enseigne la mort de Romulus c'est justement que sacrifice ou apothéose reviennent exactement au même.